

Autour de cette victime inanimée, que la flamme attendait, s'agitaient les émeutiers hurlant d'impatience, car ils attendaient la nuit pour que leur feu parût plus beau, et que la cérémonie improvisée eût, par ce retard, le temps d'attirer un plus grand nombre de spectateurs.

Ils furent donc agréablement surpris de voir arriver un renfort de collègues, inventeurs d'un nouveau programme, et saluèrent par des cris frénétiques ceux qui leur amenaient l'abbé de Vermont, que l'on avait eu l'heureuse idée de brûler avec le mannequin.

La figure du pauvre abbé portait l'empreinte d'un effroi facile à comprendre. On devinait bien à ses gestes, que le malheureux parlait et cherchait à se faire entendre; mais, comme on le poussait en criant, comme ceux qui eussent pu entendre ou retenir étaient poussés eux-mêmes par d'autres enragés qui criaient plus haut qu'eux, les plaintes et les explications du patient étaient perdues dans la clameur générale.

Enfin, on atteignit le bûcher. L'abbé y fut acculé, et l'on commença, quoi qu'il fit encore jour, les préparatifs de l'exécution en liant les mains du pauvre abbé.

En ce moment, un homme ouvrit la foule d'un puissant mouvement de ses larges épaules, étendit ses deux mains protectrices vers l'abbé, et s'écria :

— Mais, imbéciles que vous êtes ! cet homme n'est point l'abbé de Vermont !

— Oh ! monsieur Danton, à moi ! à moi ! s'écria le pauvre ecclésiastique défaillant.

Si forte que fût la rumeur générale, la voix éclatante de Danton l'avait dominée, et quelques personnes avaient entendu les paroles qu'il venait de prononcer.

— Comment ! cet homme n'est point l'abbé de Vermont ? répétèrent ceux qui avaient été à même d'entendre.

— Mais non ! mais non ! criait le pauvre abbé, je ne suis pas l'abbé de Vermont... Il y a une heure que je me tue à vous le dire !

— Mais qui êtes-vous donc, alors ?

— Mais c'est l'abbé Roy ! cria Danton ; l'abbé Roy, le fameux novelliste ! l'abbé Trente-Mille-Hommes, comme on l'appelait au Palais-Royal quand il donnait des nouvelles de la Pologne sous l'arbre de Cracovie ! l'abbé Roy, l'antagoniste de l'abbé de Vermont, au contraire, l'abbé Roy, votre ami, mordieu !... Prenez garde à ce que vous faites, messieurs : vous allez brûler le bon larron en place du mauvais !

Et Danton éclata d'un rire qui fut répété par les plus proches, et qui gagna de confiance jusqu'aux extrémités.

— Vive l'abbé Roy ! vive l'ami du peuple ! vive l'abbé Trente-Mille-Hommes ! crièrent une dizaine de voix multipliées par cent, puis par mille.

— Oui, oui, vive l'abbé Roy ! Puisque nous le tenons, dit le forgeron, qu'il nous serve au moins à quelque chose : qu'il monte sur le bûcher, et qu'il confesse monsieur de Brienne.

— Et il répétera la confession tout haut, dit un autre, ce sera drôle !

— Oui, oui, qu'il confesse Brienne ! qu'il confesse Brienne ! dirent les assistants.

L'abbé Roy fit signe qu'il voulait parler.

— Silence ! cria Danton de sa voix de tonnerre, qui fut entendue au-dessus de toutes les voix.

— Silence ! chut ! silence !... fit la multitude.

La volonté est si puissante sur les masses, qu'au bout de quelques instans il se fit un silence à entendre voler une mouche.

— Messieurs, dit l'abbé Roy, d'une voix claire, quoique encore un peu tremblante, messieurs, je ne demande pas mieux que de vous obéir et de confesser le condamné...

— Oui, oui ! bon ! bravo ! la confession... la confession !

— Mais, messieurs, continua-t-il, je dois en même temps vous faire observer une chose.

— Laquelle ?

— C'est que monseigneur l'archevêque de Sens est un grand pécheur.

— Oh ! oui, oui, connu ! dit la foule en riant,

— Et que, par conséquent, il a commis grand nombre de péchés.

— Oui, oui, oui !

— Sa confession sera donc longue, bien longue, si longue, que vous ne pourrez peut-être pas le brûler aujourd'hui.

— Eh bien ! nous le brûlerons demain.

— Oui, reprit l'abbé ; mais monsieur le lieutenant de police, monsieur le chevalier du guet...

— Ah ! c'est vrai, fit la foule.

— Il vaudrait donc mieux, à mon avis, le brûler sans confession, ajouta l'abbé Roy.

— Bravo ! bravo ! il a raison : brûlé ! brûlé à l'instant même !... Vive l'abbé Roy ! vive l'abbé Trente-Mille-Hommes ! Au feu, Brienne ! au feu !

Et en même temps la foule se sépara en deux parts :—l'une forma un arc de triomphe sous lequel s'élança, avec les ailes de la victoire et surtout de la peur, le pauvre abbé, qui avait manqué de payer pour son confrère; l'autre s'élança vers le bûcher, et, au bruit de tous les chaudrons et de toutes les casseroles du quartier, préluda par une ronde infernale à l'auto-da-fé qui allait illuminer la place.

Enfin, à neuf heures sonnant, heure des feux d'artifice, toutes les fenêtres s'illuminèrent, les unes de chandelles, les autres de lampions; une torche fut approchée solennellement du bûcher par un homme vêtu de rouge et représentant le bourreau, et le bûcher commença de crépiter en flambant, aux acclamations de tous ces fous, que le reflet des tisons ardents colorait d'une teinte pourprée effrayante à voir, et dont les yeux de braise, comme dit Dante, flambaient plus terriblement encore que les tisons !

XXI

LA MAISON DE M. RÉVEILLON, MARCHAND DE PAPIERS PEINTS, AU FAUBOURG SAINT-ANTOINE.

Que nos lecteurs nous permettent de quitter un instant la place Dauphine, où flambe le bûcher de M. de Brienne, et où retentit un bruit qui a mis sur pied les habitants de la Cité et des environs, pour passer dans une portion de Paris où règne le silence le plus parfait, et où va régner l'obscurité la plus complète.

Au reste, flamme et bruit éclaireront et réveilleront ce quartier à son tour, et, une fois réveillé, il jettera à lui seul, en deux ou trois ans, plus de bruit et de flammes que n'en ont jeté, depuis Empédocle et Plin l'Ancien, l'Étna et le Vésuve.

Un hôtel de belle apparence s'élevait rue de Montreuil, à Paris, dans le faubourg Saint-Antoine.

Il était la propriété de Réveillon, ce riche marchand de papiers peints dont le nom est devenu, grâce aux événements qui s'y sont rattachés, un nom historique.

A cette époque, où il n'était pas encore européen, le nom de Réveillon était cependant fort connu dans le quartier Saint-Antoine, et même dans le reste de la ville, à cause des inventions ingénieuses de celui qui le portait, de

son activité commerciale et de la solidité de sa signature.

En effet, Réveillon était alors possesseur d'une fortune immense, et plus de cinq cents ouvriers employés dans sa fabrique et sur chacun desquels il pouvait gagner cinq ou six francs par jour, non-seulement entretenaient cette fortune, mais encore l'augmentaient dans une progression tellement effrayante, que nul ne pouvait dire où cette fortune s'arrêterait.

On a beaucoup dit et beaucoup écrit sur Réveillon ; il en résulte que Réveillon est fort connu, mais il est peut-être mal connu.

Nous n'avons point la prétention de mieux connaître Réveillon que les autres historiens qui ont parlé de lui ; d'ailleurs, nous nous inquiétons et surtout nous nous occupons peu de ces réputations de hasard, faites par un événement qui les accroche et les traîne au grand jour, toutes honteuses qu'elles sont des circonstances qui les grandissent, et de cette lumière qui leur fait cligner les yeux comme à un hibou effarouché, sorti pendant le jour du trou d'où il n'avait l'habitude de ne sortir que la nuit.

Nous ne dirons donc de Réveillon que ce que l'on en disait à cette époque-là, ou ce que l'on a dit depuis.

Réveillon, disaient les Jacobins, — et, à propos de Jacobins, qu'on nous permette de faire observer ici que ceux qui ont inscrit l'apparition des Jacobins aux registres de 90 ou 91 leur ont donné un faux acte de naissance : sauf leur nom emprunté au lieu où ils s'assemblaient, les Jacobins existaient déjà depuis longtemps, à l'époque où se passaient les événements que nous racontons ;—Réveillon, disaient les Jacobins, était un homme dur, acerbe et avide. Il avait proposé de réduire le salaire de ses ouvriers à quinze sous par jour. C'était enfin, prétendaient les meneurs de ce parti encore obscur, un de ces publicains prêts à mettre en pratique la théorie de MM. Flesselles et Berthier, lesquels avaient répondu, quand on leur avait parlé de la misère du peuple :

— « Si les Parisiens n'ont point de pain, on leur fera manger de l'herbe ; nos chevaux en mangent bien ! »

Au contraire, les royalistes et les modérés avaient une toute autre idée du commerçant en papiers peints. C'était, disaient-ils, un brave homme, vivant comme on vivait dans ce temps-là, prenant la tâche, telle qu'il l'avait reçue de son père, peu économiste, peu philo-

sopbe, peu politique, mais économe, sage et moral, — toutes qualités qui toignent parfois en vices dans l'alanbic des discordes civiles.

Réveillon devait avoir des ennemis puisqu'il avait de l'influence. On le regardait dans le faubourg comme un homme à ménager. Celui qui fait mouvoir, d'un geste, mille bras vigoureux, n'est jamais un citoyen insignifiant dans les jours d'orage.

Or, ce jour-là même où nous sommes arrivés, jour d'orage s'il en fut, monsieur Réveillon soupait dans sa belle salle à manger, ornée de peintures, dont les copies, en papier peint, étaient dans le commerce, mais dont, il faut le dire, il avait acheté et raisonnablement payé les originaux à des peintres de quelque talent.

La bonne vaisselle d'argent, plus lourde qu'élégante; le beau linge de famille, les mets substantiels et généreusement épicés, le vin sain et franc d'une petite métairie de Touraine, composaient un agréable festin auquel prenaient part six personnes parfaitement disposées :

D'abord, Réveillon lui-même, dont le portrait n'est pas utile à peindre, le nom valant portrait historique;

Deux de ses enfans et sa femme, — excellente femme;

Puis un vieillard étranger et une jeune fille.

Le vieillard était revêtu d'une longue redingote de couleur incertaine, qui avait dû être olive autrefois; la façon accusait quinze ans de coupe; le drap, limé, usé, rapé jusqu'à la corde, accusait vingt ans de réel usage.

Ce n'était point l'indigence, ce n'était point la malpropreté non plus, c'était la négligence la plus remarquable, et l'on peut affirmer qu'il fallait quelque courage au porteur de cette redingote pour la montrer sur ses épaules, en plein soleil, à Paris, alors qu'il avait au bras la jeune fille dont nous ferons le portrait à son tour, quand les derniers linéaments de celui du vieillard seront terminés.

Revenons donc à lui.

Une tête longue et étroite, s'élargissant aux tempes, un œil vif, un nez long, une bouche usée et cyniquement moqueuse, de rares cheveux blancs, faisaient de cet homme un vieillard, bien qu'il n'eût encore que cinquante-quatre ans.

On l'appelait Rétif de la Bretonne, et ce nom, fort connu sinon fort populaire alors, ne s'est point effacé tout à fait au frottement des années,

et est parvenu jusqu'à nous. Il avait écrit déjà plus de volumes que certains académiciens de son temps n'avaient écrit de lignes.

Sa fidèle redingote, à laquelle il n'avait point adressé de strophes dithyrambiques, comme certains poètes l'ont fait pour leurs habits, mais dont il a cependant célébré les mérites dans un paragraphe de ses *Confessions*, sa redingote était l'objet constant des soins et des raccommodages de la jeune fille placée à la gauche de M. Réveillon.

Cette enfant pure et fraîche, fleur éclose dans le gravier d'une imprimerie, s'appelait Ingénue.

Son père lui avait donné ainsi un nom de roman; mais, déjà depuis vingt ans, chose remarquable et qui était un présage des bouleversements politiques et religieux qui devaient survenir, les noms de baptême échappaient à l'influence du calendrier, qui allait bientôt être lui-même changé en un catalogue de légumes et de fleurs. Ce nom de roman, sur lequel nous appuyons et qu'avait reçu la jeune fille, explique une des singularités du vieillard: c'est qu'il aimait moins Ingénue comme sa fille que comme un modèle à copier; il lui adressait moins une tendresse de père qu'une caressante affection d'auteur.

Au reste, la belle jeune fille était digne en tous points de son nom: l'ingénuité virginale brillait doucement dans ses grands yeux bleus à fleur de tête. Elle tenait sa bouche entr'ouverte par un doux sourire ou un naïf étonnement, pour aspirer, fleur naissante, toute sensation, qu'elle renvoyait au monde en une suave et douce haleine. Un teint nacré, des cheveux blonds de cendre, sans poudre, des mains charmantes bien qu'un peu longues, — mais Ingénue avait quinze ans, et, chez les femmes de cet âge, la main et le pied seuls ont pris toute leur croissance, — des mains charmantes bien qu'un peu longues, disons-nous, complétaient le tableau.

Ingénue, avec son corsage jeune et timidement ébauché, sa contenance modeste et son franc sourire, embellissait le fourreau de toile bien simple et sans garniture, qui lui servait de grande toilette. Elle suppléait à la richesse de ce tissu par l'élégance de la forme, et, si humble que fût son costume, il fallait, nous le répétons, du courage à Rétif pour se promener, dans Paris, avec une pareille redingote, auprès d'Ingénue, si fraîche et si belle en son fourreau neuf.

Au moment où nous sommes entrés dans la salle à manger, Rétif faisait les frais de la conversation et racontait aux demoiselles Réveillon des histoires morales qu'il entremêlait d'attaques gastronomiques aux restes d'un dessert complètement mis en déroute, mais qui devait être d'une belle ordonnance avant sa défaite.

Car c'était un homme de grand appétit, que maître Rétif de la Bretonne, et sa langue ne faisait point de tort à ses dents.

Réveillon, que les histoires morales de Rétif de la Bretonne n'intéressaient pas autant que ses filles, et cela, peut-être, parce que, plus à fond qu'elles, il connaissait la moralité du narrateur, et que cette connaissance ôtait aux histoires beaucoup de leur moralité, — Réveillon se décida, vers la fin du repas, à parler politique avec son hôte.

— Vous qui êtes philosophe, dit-il avec ce ton goguenard qu'affectent les hommes de l'argent et de la matière à l'endroit des hommes du rêve et de la pensée, — tandis que les biscuits se digèrent, mon cher Rétif, expliquez-moi pourquoi nous perdons de jour en jour, en France, l'esprit national.

Ce préambule effaroucha les dames, qui, après avoir regardé les deux hommes, pour s'assurer que la conversation allait suivre la nouvelle impulsion donnée, se levèrent, emmenant Ingénue, et allèrent jouer à quelques petits jeux dans le jardin.

— Ne t'éloigne pas, Ingénue, dit Rétif en se levant à son tour, et en secouant les miettes du dernier biscuit qu'il venait de manger, et qui saupoudraient les basques de sa longue redingote.

— Non, mon père, je suis à vos ordres, répliqua la jeune fille.

— Bien, dit Rétif, heureux d'être obéi comme sont heureux tous les pères qui croient conduire leurs filles, et sont conduits par elles.

Puis, se retournant vers Réveillon :

— Charmante enfant! n'est-ce pas, monsieur Réveillon? consolation de mes vieilles années, bâton de mes derniers jours, pures joies de la paternité!

Et Rétif de la Bretonne leva béatement les yeux au ciel.

— Vous devez être diablement joyeux! dit alors Réveillon avec cette bonhomie narquoise de nos bourgeois.

— Et pourquoi cela, mon ami? demanda Rétif de la Bretonne.

— Mais, parce que, répondit Réveillon, s'il faut en croire vos espions, monsieur Faublas, on vous attribue au moins une centaine d'enfans.

Le roman de Louvet de Couvray, qui venait de paraître, et qui était alors dans toute sa vogue, avait fourni à Réveillon son point de comparaison railleuse.

— Rousseau a bien dit la vérité dans ses *Confessions*, dit Rétif de la Bretonne, visiblement embarrassé de la botte que venait de lui porter le marchand de papiers peints. Pourquoi ne l'imiterais-je pas, sinon par le talent, du moins par le courage?

Les quatre mots, *sinon par le talent*, furent prononcés avec cet accent que la musique elle-même, cette grande menteuse qui a la prétention de tout exprimer, ne saurait rendre.

— Eh bien! répliqua Réveillon, si vous avez eu, en effet, cent enfans comme Ingénue, c'est une jolie famille, et je vous engage à noircir beaucoup de papier pour les nourrir.

Réveillon sacrifiait un peu à ce préjugé que le papier blanc a plus de valeur que le papier écrit.

— Que faites-vous en ce moment, mon cher Spectateur nocturne? continua Réveillon.

Rétif, à cette époque, publiait sous ce titre une espèce de journal faisant pendant au *Tableau de Paris* de Mercier. Seulement, les deux amis s'étaient partagé le cadran: — l'un avait pris le jour, et c'était Mercier; — l'autre avait pris la nuit, et c'était Rétif de la Bretonne.

— Ce que je fais? demanda Rétif en se renversant sur sa chaise.

— Oui.

— Je fais le plan d'un livre capable tout simplement de révolutionner Paris.

— Oh! oh! exclama Réveillon, riant de son plus gros rire, révolutionner Paris! la chose n'est pas facile!

— Eh! eh! mon cher ami, dit Rétif de la Bretonne avec cette prescience qui n'appartient qu'aux poètes, la chose est plus facile peut-être que vous ne croyez.

— Et les gardes-français? et le guet? et les régiments allemands? et les gardes du corps? et monsieur de Biron? et monsieur de Bezenval? Tenez, mon cher Rétif, croyez-moi, ne révolutionnez point Paris.

Soit prudence, soit dédain, l'auteur du *Pornographe* ne répliqua point à l'apostrophe, et, ré-

pondant à la demande que lui avait faite Réveillon :

— Vous me demandiez tout à l'heure, dit-il, pourquoi nous perdions de jour en jour notre patriotisme en France ?

— Ma foi ! oui, dit Réveillon ; expliquez-moi cela, je vous prie.

— C'est que, répondit Rétif, le Français a toujours été fier de ses chefs ; c'est qu'il met en eux son orgueil et sa foi. Depuis le jour où il a élevé Pharamond sur le bouclier, il en a été ainsi. Il a été grand avec Charlemagne, grand avec Hugues Capet, grand avec Saint Louis, grand avec Philippe-Auguste, grand avec François 1er, avec Henri IV, avec Louis XIV. Il est vrai que, de Pharamond à Louis XVI, il y a loin, monsieur Réveillon.

Réveillon se mit à rire.

— C'est un brave homme, cependant, dit-il, que le pauvre Louis XVI.

Rétif haussa les épaules de façon à faire craquer une couture de sa redingote.

— Brave homme ! brave homme ! répliqua-t-il ; vous voyez bien, vous venez de répondre vous-même à la question que vous m'aviez posée. Quand les Français disent de leur chef qu'il est un grand homme ils ont du patriotisme ; quand ils l'appellent un brave homme, ils n'en ont plus.

— Ce diable de Rétif, s'écria Réveillon en riant aux éclats, il a toujours le petit mot pour rire !

Réveillon se trompait. Rétif ne riait point, et surtout Rétif ne disait point cela pour faire rire les autres.

En conséquence, s'assombrissant et fronçant le sourcil, il continua :

— Et si je cesse de parler de celui qu'on appelle le roi, si je passe aux chefs subalternes, dites-moi un peu quelle considération vous allez leur accorder !

— Ah ! quant à cela, cher monsieur Rétif, dit Réveillon, c'est diablement vrai.

— Dites-moi un peu ce que c'était qu'un d'Aiguillon !

— Oh ! le d'Aiguillon, justice en a été faite.

— Un Maupeou ?

— Ah ! ah ! ah !

— Vous riez ?

— Ma foi ! oui.

— Eh bien ! ces risibles ministres sont des aigles, en comparaison des Brienne et des Lamignon.

— Ah ! c'est bien vrai ! mais vous savez qu'on les renvoie, et que monsieur Necker rentre aux affaires.

De Charybde en Scylla, monsieur Réveillon, de Charybde en Scylla.

— Oui, oui, deux gouffres à tête de chien, fit l'honnête fabricant en désignant un de ses panneaux de peinture où étaient représentés, avec tous les accompagnemens qui les embellissent, Charybde, le voleur de bœufs, et Scylla, la rivale de Circé.

Puis, revenant au principe émis par Rétif :

— C'est pourtant vrai, dit-il, en s'étirant, on n'a plus de patriotisme en France depuis que l'on a des chefs comme les nôtres... Tiens ! tiens ! tiens ! je n'avais jamais songé à cela, moi.

— Cela vous frappe ? fit Rétif enchanté de lui-même et de la compréhension de Réveillon.

— Oh ! beaucoup ! beaucoup !

— Mais cette impression produite sur vous, mon cher ami...

— Elle est grande, interrompit Réveillon, très grande en vérité.

— Oui, mais elle n'est pas purement historique ou morale.

— Non ! non !

— Elle est personnelle, alors ?

— Eh bien, je l'avoue.

— En quoi vous touche-t-elle ? Voyons.

— Elle me touche en ce qu'on me propose comme électeur pour Paris. Si je suis nommé...

Réveillon se gratta l'oreille.

— Eh bien ! si vous êtes nommé ?

— Eh bien ! si je suis nommé, il faudra que je parle, que je fasse un discours, une profession de foi. C'est un beau sujet pour déclamer, que la ruine de l'esprit national en France, et vos raisons pour l'établir m'ont infiniment plu ; je m'en servirai.

— Ah diable ! fit Rétif avec un soupir.

— Eh bien ! qu'avez-vous, mon cher ami ?

— Rien, rien.

— Mais si fait, vous avez soupiré.

— Rien, vous dis-je ; peu de chose du moins.

— Enfin ?

— J'en serai quitte pour trouver un autre sujet.

— Sujet de quoi ? demanda Réveillon.

— Sujet de brochure.

— Ah ! ah !

— Oui, je venais de concevoir celui-là, et c'est à ce propos que je nourrissais, comme je vous l'ai dit, des argumens capables de révolutionner

Paris ; mais, puisque vous prenez ce sujet-là, mon cher ami...

— Eh bien ?

— Eh bien ! j'en chercherai un autre.

— Ah diable ! fit Réveillon, je vous porte préjudice, à ce qu'il paraît.

— Oh ! bah ! une misère ! dit Rétif se drapant dans sa redingote ; j'aurais composé deux feuilles là-dessus.

— Attendez donc ! attendez donc !... Diable ! fit Réveillon en se grattant la tête, il y aurait peut-être un moyen.

— Moyen de quoi, cher monsieur Réveillon ?

— Si vous voulez...

Réveillon hésita en regardant d'un air significatif Rétif de la Bretonne.

— Si je voulais quoi ? répéta celui-ci.

— Si vous vouliez, votre travail ne serait point perdu, et ce qu'il y aurait de bon en cela, c'est qu'il serait gagné par moi.

— Ah ! fit Rétif, qui comprenait très bien, mais qui faisait semblant de ne pas comprendre. Expliquez-moi donc votre idée, cher ami ?

— Eh bien, vous eussiez fait cette brochure, dit Réveillon en passant la manche de son bel habit sous la manche grasse de l'habit de Rétif, et elle eût été belle comme tout ce que vous faites...

— Merci, dit Rétif en saluant.

— De plus, poursuivit le fabricant, elle eût ajouté un peu à votre petite bourse. Eh ! eh ! eh !

Rétif leva la tête.

— Elle n'eût rien ajouté à votre renommée, c'est impossible.

Rétif salua encore.

— C'est vrai, dit-il, mais cela eût fait plaisir à mon ami Mercier, et je tiens beaucoup à lui plaire, parce qu'il me fait de bien jolis articles dans son *Tableau de Paris*.

— Enfin, cher monsieur Rétif, continua Réveillon, de plus en plus caressant, vous vous ratraperez, tandis que moi...

— Eh bien ! vous ?...

— Je ne retrouverai point facilement un sujet pareil à celui-là pour parler à mes électeurs.

— Ah ! c'est vrai, cela, dit Rétif.

— Je vous propose donc... reprit Réveillon.

Ici Rétif tendit l'oreille.

— Je vous propose donc de préparer la brochure comme pour vous, c'est-à-dire d'en faire un brouillon, et, quand ce brouillon sera prêt, de me le céder ; je remplacerai le public qui

l'aurait lu, et, ma foi ! j'achète toute l'édition, en vous épargnant tous les frais d'impression. Cela vous va-t-il ? ajouta Réveillon en souriant de son plus charmant sourire.

— Il y a une difficulté, dit Rétif.

— Bah !

— C'est que vous ne savez pas comment je compose, moi.

— Non. Composez-vous autrement que les autres, cher monsieur Rétif, autrement que ne composaient monsieur Rousseau, monsieur de Voltaire, et que ne composent monsieur d'Alembert ou monsieur Diderot ?

— Eh mon Dieu, oui !

— Comment donc composez-vous, alors ?

— Je compose de fait, c'est-à-dire que je suis à la fois le poète, le prote et l'imprimeur ; au lieu de prendre la plume, je tiens le composteur, et, au lieu d'écrire les lettres qui forment les mots et les lignes d'un manuscrit, je me sers tout de suite de caractères typographiques ; bref j'imprime en concevant, de sorte que l'impression ne me coûte rien, attendu que je suis imprimeur, et ainsi ma pensée se trouve coulée en plomb tout de suite... C'est la fable de Minerve sortant toute armée du cerveau de Jupiter.

— Avec un casque et une lance, fit le marchand de papiers peints ; j'ai cela sur mon plafond, peint par Seinard, un gentil garçon.

— Ne croyez pas que je vous refuse, pour cela, dit Rétif.

— Vous acceptez, alors ?

— J'accepte le plaisir de vous faire ce petit présent, mon cher Réveillon ; mais prenez garde, la chose étant toute composée sur les formes typographiques...

— Eh bien ! dit Réveillon, qui, dans son désir de s'approprier l'idée de Rétif de la Bretonne, ne connaissait plus d'obstacle, eh bien ! on tirera une copie ici ; j'ai des presses pour mes papiers peints, et le papier blanc ne vous manquera point.

— Cependant, commença d'objecter Rétif.

— Enfin, dit Réveillon, dites que vous acceptez, voilà tout ce qu'il me faut. J'aurai mon discours, pas trop long, cher ami, n'est-ce pas ?... et des phrases sur les républiques grecques : cela fait beaucoup d'effet au faubourg. Maintenant, parlons affaires. Voyons, en conscience, cher ami, combien pensez-vous que...

— Oh ! fit Rétif, oh ! ne parlons point de cela.

— Si fait, si fait, parlons-en ; les affaires sont les affaires.

— Jamais, je vous prie.
— Vous m'allez gêner horriblement, mon ami.

— Comment ne ferais-je pas cela pour vous, que je connais depuis vingt ans ?

— Vous m'honorez, cher monsieur Rétif, mais je n'accepterai pas aux conditions que vous me faites, ou plutôt que vous ne me faites pas : le prêtre vit de l'autel.

— Bah ! dit Rétif de la Bretonne, le métier d'écrivain a ses non-valeurs.

Et il ajouta à cette sentence un soupir qui gâta sa munificence, et un geste tragique qui fit encore craquer sa redingote.

Réveillon l'arrêta.

— Ecoutez, dit-il, je marchande, c'est mon état, et je suis riche justement parce que j'ai pris cette bonne habitude-là ; mais je n'accepterai jamais rien pour rien. Vous me demanderiez une de mes planches gratis, que je vous la refuserais : donnant, donnant, mon cher ami. Pour votre papier noirci, je vous donnerai, d'abord, cent francs en espèces sonnantes ; puis la tenture d'une chambre ou d'un cabinet pour vous, et, enfin, une jolie robe de soie pour Ingénue.

Réveillon était si bien habitué aux accrocs de Rétif, qu'il ne lui proposa pas même une redingote.

— Tope ! fit Rétif enchanté : cent livres d'abord, puis une tenture pour mon cabinet, puis une robe de soie pour Ingénue. . . Ah ! la tenture à figures, n'est-ce pas ?

— Les Grâces et les Saisons, cela vous convient-il ? des nus magnifiques ?

— Diable ! répondit Rétif de la Bretonne, qui grillait du désir d'avoir dans son cabinet les Grâces et les Saisons, c'est peut-être un peu vif pour Ingénue, ce que vous me proposez-là !

— Bah ! fit Réveillon en allongeant les lèvres, nous n'avons d'un peu vif que ce coquin d'Automne, un très beau jeune homme. Au surplus, on ne met pas des filles dans des boîtes, mon cher ! Est-ce que vous ne la marierez pas un jour, Ingénue ?

— Le plus tôt que je pourrai, mon cher monsieur Réveillon ; j'ai même un plan pour sa dot.

— Ah ! nous disons donc cent livres que je vous remettrai contre la brochure. (Rétif fit un mouvement.) Oh ! c'est commercial ! . . . Cent livres que je vous remettrai contre la brochure, une jolie robe de soie pour Ingénue. . . — Madame Réveillon s'en chargera, et madame Réveillon fait bien les choses. — Enfin, la tenture

des Grâces et des Saisons, que je vous enverrai quand vous voudrez ; seulement je ne me souviens plus de votre adresse, cher monsieur Rétif.

— Rue des Bernardins, près de la place aux Veaux.

— Très bien. Et le discours ?

— Dans deux jours.

— Quel génie ! s'écria Réveillon en regardant Rétif et en se frottant les mains ; deux jours ! un discours qui me fera électeur et peut-être député !

— C'est donc chose convenue, dit Rétif. Mais voyons quelle heure est-il, cher monsieur Réveillon ?

— Huit heures viennent de sonner.

— Huit heures ! Vite, vite, vite, que l'on fasse rentrer Ingénue.

— Sitôt ? . . . Qui vous presse ?

— Le temps, parbleu !

— Eh ! laissez-la jouer une demi-heure avec mes filles qui sont au jardin. . . Tenez, les entendez-vous ?

Et Réveillon ouvrant la porte avec un paternel sourire, on entendit s'exhaler de cette ouverture un concert de voix fraîches et gaies qui chantaient une ronde en chœur.

Le temps était doux, les œillets et les roses du jardin parfumaient l'air ; Rétif passa mélancoliquement sa tête fanée par la baie de la porte, et regarda toute cette jeunesse folâtre, dont les ombres tournoyaient, blanchissantes, dans la première brume du soir.

Et ces fantômes charmans de jeunes filles réveillèrent les souvenirs de son adolescence, souvenirs plus vifs mais moins purs assurément.

Car on eût pu voir, sous les treilles d'où pendaient les fleurs et les grappes, on eût pu voir briller ses yeux d'un éclat qui eût effrayé des jeunes filles plus hardies que notre blanche et pure Ingénue.

La belle enfant, arrachée inopinément à ses jeux par la grosse voix de monsieur Réveillon qui l'appelait, et par la voix plus craintive de Rétif qui avait secoué ses songes profanes, la belle enfant dit adieu à ses compagnes en les embrassant tendrement.

Puis elle jeta sur ses épaules, modestement découvertes et moites, son petit mantelet d'étoffe pareille à sa robe, salua, encore animée de la danse, madame Réveillon, qui lui sourit, monsieur Réveillon, qui la baisa en père sur le front ; puis elle appuya son bras rond et frissonnant sur la manche rapée de la redingote paternelle.

On se dit plusieurs fois encore adieu, on se fit des signaux entre jeunes filles ; les deux pères se recommandèrent le souvenir de leurs mutuelles promesses, à la suite de quoi monsieur Réveillon fit à Rétif l'honneur inusité de le reconduire en personne jusqu'à la porte de la rue.

Là, le digne commerçant reçut les salutations d'un groupe d'ouvriers attachés à sa fabrique, lesquels causaient avec animation et se turent en s'écartant dès que le patron parut.

Réveillon répondit avec dignité à ce salut un peu humble pour n'être pas affecté, leva les yeux au ciel pour voir l'atmosphère, qui, vers le midi, se colorait d'une singulière teinte ressemblant à celle d'un incendie, fit un dernier signe amical à son ami Rétif, et rentra.

XXII.

LE PÈRE ET LA FILLE.

L'écrivain, qui ruminait, chemin faisant, les avantages de cette soirée passée chez Réveillon, ne laissait pas, tout en donnant le bras à Ingénue, d'observer ce qui se passait autour de lui.

La mine affairée et même effarée des ouvriers de Réveillon l'avait surpris.

D'ordinaire, après le travail, les ouvriers de Paris causent ou dorment, quand ils ne prennent pas la distraction du théâtre ou celle du cabaret.

S'ils causent, c'est avec cette lente morbidesse qui révèle la fatigue de la journée, et qui a toujours été le caractère distinctif du Parisien, lorsqu'il se replie sur lui-même, avec toutes ses facultés, pour sentir et vivre, au lieu de penser et d'agir.

Cette animale instinctivité, c'est l'observation de ces admirables machines qu'on appelle les prolétaires de Paris, natures tout aussi bien organisées pour le repos que pour l'action, et qui ont de tout temps déjoué les combinaisons de l'autorité, laquelle les a crues prêtes à agir, quand elles voulaient se reposer, et prêtes à se reposer, quand leur caprice était d'agir.

Pour tout Parisien vrai, l'attitude des promeneurs ou des flâneurs est significative à tel point que jamais il ne s'est trompé sur leurs dispositions du moment où il les a pu voir regarder au coin des rues ou stationner d'une certaine façon sur la voie publique.

Rétif comprit donc, en apercevant les ouvriers effarés et agités dans leurs fourmillières, qu'ils

s'occupaient d'un événement quelconque, et que cet événement ne manquait pas d'importance.

Mais son imagination dut s'arrêter devant les invraisemblances. Que pouvait-il y avoir, bon Dieu ! dans cette ville de Paris ? Du mécontentement ? Eh ! l'on n'avait pas autre chose depuis cent ans.

Rétif oublia donc vite les idées qu'avait fait naître en lui cette agitation des ouvriers, et pour intéresser Ingénue par un peu de conversation, il se mit à lui parler morale et bon exemple.

— Belle maison, dit-il, que la maison de monsieur Réveillon, n'est-ce pas Ingénue ?

— Mais oui, cher père.

— Belle maison, gagnée, par un beau travail.

— Et par du bonheur, fit Ingénue, car beaucoup travaillent qui réussissent moins bien.

— Heu ! fit Rétif.

— Vous, par exemple, continua Ingénue, vous qui travaillez douze heures par jour et qui avez du talent. . .

— Conclus, conclus.

— Vous n'avez pas une belle maison comme monsieur Réveillon, cher père.

— C'est vrai, dit Rétif en toussant, mais j'ai autre chose.

— Quoi donc ?

— Un vrai trésor ! répondit Rétif.

— Un trésor ! s'écria Ingénue avec une naïveté curieuse, bien digne de son nom ; oh ! que n'en usez-vous, mon père ?

— Chère enfant, c'est un trésor à l'usage de moi seul, et si je ne puis le partager avec personne, du moins personne ne peut me le prendre.

— C'est ? . . . fit Ingénue.

— C'est d'abord une conscience pure. . .

Ingénue fit une petite moue impatiente.

— Qu'as-tu ?

— Rien, mon père, je sautais le ruisseau.

— Je te disais une conscience pure ; c'est inestimable !

— Mon père, est-ce que tout le monde n'a pas ce trésor-là ?

— Oh ! enfant !

On voit bien qu'Ingénue n'avait pas lu le livre de son père inutile la *Paysanne pervertie*.

— As-tu remarqué les ouvriers sur la porte de Réveillon ? fit Rétif pour changer de thème. En voici deux qui passent et qui leur ressemblent.